

Évocation et souvenirs

Autor(en): **Béranger, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **9 (1966)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉVOCATION ET SOUVENIRS

La carrière de J. Marouzeau (respectant un trait de caractère, je n'articule pas son prénom !) apparaît si rectiligne à la perspective qu'il est aisé de réduire au minimum les étapes d'une biographie et de choisir les plus significatives¹. Notre évocation, issue d'un long commerce avec l'activité professorale, scientifique et sociale de J. Marouzeau, sera personnelle: c'est qu'elle est un témoignage de l'étudiant, du chercheur, du sociétaire, trois aspects, trois effets de l'œuvre du maître.

Disons tout de suite que, outre certaines circonstances particulières (lieu, temps, relations communes — les impondérables !), nous avons bénéficié d'un préjugé de faveur dû à notre nationalité. A cet endroit de l'antique Aventicum, capitale de l'Helvétie romaine, il nous plaît de marquer la place qu'occupe notre pays dans la vie de celui à la mémoire duquel nous rendons hommage. Pendant la première conflagration mondiale, J. Marouzeau, soldat, prisonnier de guerre, malade, fut interné en Suisse. Il y recouvra la santé, et davantage encore, la douceur du foyer conjugal. Sa compagne d'alors put le rejoindre, elle aussi victime, déchirée en son cœur et en sa chair (elle était Allemande), et exposée par là même aux dangers de la vindicte populaire. Pour le couple Marouzeau la Suisse fut une oasis de paix et de bonheur, à quoi vinrent s'ajouter les occasions de travail. Grâce aux bibliothèques, grâce aux invitations de nos hautes écoles romandes (l'Université de Genève le chargea d'un cours de linguistique), J. Marouzeau poursuivit sa tâche à peine interrompue. Dans la mesure où le permettait la situation générale, les Marouzeau vécurent heureux, à l'abri de la tempête. Mieux: l'hospitalité helvétique se manifesta sous une de ses formes les plus aimables et efficaces,

¹ Les pages *In Memoriam*, *Revue des Etudes latines*, XLII, 1964, 77 et suiv., me dispensent d'un *cursus*.

l'aide privée. Interné à Bex, J. Marouzeau, que sa personnalité évidemment imposait, eut la chance de connaître parmi les bienfaiteurs locaux, une espèce révolue de mécènes: Julien Gallet et sa femme, amis délicats des lettres et des arts. Industriel retraité, Julien Gallet avait construit sa résidence dans un des plus beaux paysages de la terre, face à la Dent du Midi, consacrant ses jours et sa fortune à (selon la formule désuète) « faire du bien ». Il ouvrit toute grande sa maison aux Marouzeau et s'ingénia à leur procurer toutes les commodités que ne comportait pas le régime militaire d'internement larvé.

J. Marouzeau et Julien Gallet contrastaient, physiquement et moralement; le premier, petit, râblé; le second, grand, svelte; celui-là, homme de lettres; celui-ci, homme d'affaires; Marouzeau, jacobin; Gallet, profondément religieux. Mais tous deux aimaient la nature. Passionné de la montagne (il a tracé son sillon dans la littérature alpine), Julien Gallet a initié J. Marouzeau aux beautés de nos Alpes. J. Marouzeau le suivit avec enthousiasme, devint un montagnard, puis un alpiniste fervent, un explorateur. Il connaissait les sites et les sommets de Vaud et du Valais au Saint-Gothard; il a découvert Ovronnaz, Verbier, Aeschi, Rüti bien avant la vogue touristique; seulement il savourait ses joies en gourmet, dans le silence et la solitude. Lui, le paysan de la Creuse, il s'attacha à notre sol, par sentiment, cela va sans dire, et par affinité de terroir.

J. Marouzeau aimait la Suisse; il y revint toujours. En son for il avait formulé le vœu de rendre ce qu'il avait reçu, en accueillant, aidant, protégeant à son tour tout ce qui avait nom suisse. Je ne saurais allonger. Qu'il suffise de constater que, et par son mariage, et par son séjour dans notre pays, seconde patrie, J. Marouzeau, outre un entregent inné, était engagé dans la voie (peu courue il y a un demi-siècle) qui, au-delà des barrières individuelles, politiques et culturelles, aboutissait à l'association et à l'internationalisme. C'est dans cette ligne que s'inscrivent la fondation de la Société des Etudes latines, celles du Groupe romand, du Groupe strasbourgeois, et tout porte à croire que, dans l'idée du fondateur, le réseau était encore extensible.

Je n'oublierai jamais son accueil, nominal, hospitalier jusque dans le détail matériel, en pleine Sorbonne où, non sans errances et réponses évasives, j'avais déniché l'escalier E qui mène à l'Ecole des Hautes Etudes. J. Marouzeau groupait autour de son enseignement un auditoire cosmopolite attiré par sa réputation de latiniste et ses conférences à l'étranger. Ses cours et séminaires, très suivis, gravitaient autour de la stylistique. Il devait en sortir le livre qu'il a publié quelques années après. Sous sa direction amicale chacun avait

l'occasion de travailler et de lui soumettre le résultat de ses propres recherches. Ici je ne puis passer ce phénomène paradoxal: J. Marouzeau était un maître accessible, complaisant, aimé, clair, dynamique; et pourtant il n'a pas laissé, strictement parlant, de disciples. C'est un fait, et ce disant, je ne pense pas diminuer ses mérites: il s'agit de les situer. La stylistique, telle qu'il la concevait, foncièrement distincte des nomenclatures et recettes classiques du bien parler et du bien écrire, était une science qu'il élaborait, personnelle, et qu'il appliquait au latin. Consistant à rechercher des critères d'expressivité, souvent empruntés aux réactions de la langue vivante reportées sur la langue morte, fondée sur la statistique, elle exigeait des enquêtes arides, infinies, aux résultats disproportionnés avec le travail de bénédictin qu'elles avaient coûté. L'observation du procédé de style, sa définition demandaient une ascèse, une expérience, des connaissances et des points de comparaison que l'étudiant ne possédait pas. Il paraissait difficile d'évaluer, de dégager du matériel patiemment rassemblé quelque remarque générale et intéressante. Seul le maître, qui avait ses vues, était capable de donner forme, d'animer, d'extraire une loi valable. Sur le moment, la science restait circonscrite à la personne et ne faisait guère école.

Cela n'a pas l'importance que l'on croirait, et J. Marouzeau — qui acceptait avec magnanimité nos froideurs juvéniles et inconscientes — n'insistait pas. Sa science n'en était pas moins efficace par dissémination et individuellement, car elle munissait la trousse du pionnier d'un instrument de détection utilisable dans d'autres domaines. J. Marouzeau non seulement auscultait la langue latine, mais il en reconstituait les pulsations. Après son enseignement la lecture des textes prenait une tout autre signification; le document « parlait »; sous la lettre battait un cœur.

Discret, respectant les inclinations, J. Marouzeau ne demandait qu'à procurer à ses élèves les meilleures conditions d'épanouissement. Dans ce but il multipliait les contacts. Il n'échappe à personne que la vie parisienne, au stade des études supérieures, chacun s'enfermant dans sa spécialité, eût pu, avec la dispersion, de fait favoriser l'isolement et l'individualisme stériles. J. Marouzeau y obviait, rendant ses élèves étrangers (il commençait par eux) attentifs à la solidarité des études et de la recherche. Pour les présenter les uns aux autres et leur apprendre à se connaître, il les invitait chez lui. Son foyer, alors rue Schoelcher (on n'était pas trop dépaysé!) accueillait Italiens, Hollandais, Roumains, Suisses, et autres. Premier signe de bienvenue: la plaque métallique portant le nom de l'habitant, apposée à la porte, contrairement aux us de la métropole, et qui vous libérait de

l'intermédiaire du concierge. L'exiguïté des lieux, inversement proportionnelle aux intentions de l'hôte et de sa compagne, rapprochait les peuples sans façons. Tout ce qui offrait un point d'appui à la moindre fraction de séant était utilisé. Qui n'avait trouvé place se casait à même le plancher jonché de tapis et de coussins. Le maître répandait sur l'agglomération sa bonne humeur communicative. Sa femme, ancienne élève étrangère, collaboratrice active et compétente, savait, pour y avoir passé, les préoccupations de ses hôtes. La confiance, la gaîté reconstituaient l'atmosphère familiale, adoucissaient les rigueurs de l'exil (nous sommes en 1925-26: plusieurs étudiants étaient des réfugiés politiques; à l'horizon s'amassait l'orage des Etats totalitaires). Le maître racontait ses souvenirs, questionnait chacun, s'informait des antécédents et des goûts, avec son savoureux accent de la Creuse qui, l'exceptant parmi les Français, atténuait les complexes de l'auditoire hétérophone. La soirée s'écoulait rapidement; des liens étaient noués, et nous nous retrouvions à l'Ecole des Hautes Etudes, non tels que nous avons été, mais retrempés et amis.

J. Marouzeau avait d'autres ambitions: élargissant le cercle il vous conduisait ailleurs, aux ronds-points d'où rayonnaient les perspectives susceptibles d'inspirer ou d'ouvrir une carrière. Il ne demandait qu'à rendre service, sans considération de spécialité. Le lieu propice, on s'en doute, était la Société des Etudes latines. Là encore J. Marouzeau prenait les devants: aimablement, irrésistiblement, il conviait à une séance. Au jeune Vaudois timide, pétri de préjugés, reprendre le chemin de l'escalier E, le deuxième samedi du mois, à 17 heures, paraissait, à l'époque, à la fois aberrant et inconvenant. Il fallait bien un « ordre de marche », camouflé de séduction. Mais au prime abord les hésitations tombaient. Sur le seuil de la Salle Gaston Paris, le maître attendait, recevait, harponnait l'arrivant, procédait aux présentations, et installait. Puis il délégua la secrétaire-trésorière, Madame A. Biancani, fort jolie, qui remettait, en tessère d'hospitalité, les derniers numéros de la Revue. Générosité inconditionnelle: le reste venait, viendrait après.

La *Revue des Etudes latines* paraissait annuellement en trois fascicules à couverture brune; usage très pratique: cela facilitait la lecture et l'information. La Revue donnait l'impression de suivre la production du livre, lente alors. Coût (par la cotisation): vingt francs Poincaré, à peine un écu suisse, à la portée de l'étudiant et du chef de gare, et, comme la destinée devait vous déporter aux quatre vents des cieux, il était admis qu'on payait quand on pouvait...

J. Marouzeau venait de fonder la Société des Etudes latines, non porté par un mouvement d'opinion, mais dans un scepticisme assez

général. Le succès dépendait entièrement de lui et des fidèles de la première heure. L'activité personnelle de J. Marouzeau jouait un rôle capital dans le recrutement des membres. La réussite était un fait; la Société prenait son essor; la Revue arrivait même à payer ses collaborateurs, y compris les recensions ! Les séances groupaient une quarantaine de participants autour des auteurs des communications savantes. Le premier soin du nouveau venu était de mettre un visage aux noms de H. Goelzer, P. de Labriolle, L.-A. Constans, H. Lévy-Bruhl, R. Durand, E. Faral, pour ne citer que les « classiques » disparus. Inutile d'insister sur l'intérêt passionnant d'une discussion entre J. Carcopino, P. Collinet, A. Ernout, Anne-Marie Guillemin, P. Jouguet, le Roumain M.-G. Nicolau, armé d'un cornet acoustique, P. Perrochat... Seule la Société des Etudes latines pouvait offrir semblable déploiement de spécialistes et d'érudits qui, autrement, se seraient ignorés. J. Marouzeau, omniprésent, pilotant sans en avoir l'air, alerte, veillait à ce que nul n'éprouvât de la gêne. La Société débutait modestement; point n'était question d'agape, d'excursion; science et amitié suffisaient. Les relations créées au cours des séances ne cessaient pas avec le départ de Paris: la Revue assurait la continuité et la permanence. Mais J. Marouzeau savait à quel danger d'enlèvement exposait une diaspora. Notre pays était le terrain propice; plusieurs membres suisses de la Société des Etudes latines occupaient des postes dans l'enseignement cantonal. Les tirer de l'isolement auquel ils se croyaient condamnés à jamais, les réunir, les unir sur place, grâce à la formule que l'on sait, trouvée, réalisée par André Oltramare que nous ne dissociions pas de J. Marouzeau, et à la mémoire de qui va notre pieuse pensée... et le Groupe romand était fondé. La Société des Etudes latines essaimait; l'œuvre de vie se poursuivait d'elle-même, indépendante du créateur.

J. Marouzeau avait atteint son but. Il lui a été donné de semer, de voir la moisson, de prévoir les récoltes futures et de laisser des ouvriers. Cela le rendait légitimement fier et heureux. Il n'est pas exagéré de dire que l'entrée dans la Société des Etudes latines déterminait une existence.

Lorsque J. Marouzeau devint membre de l'Institut, il choisit, pour symboliser sa carrière, l'image suivante, gravée sur son épée d'académicien: un petit garçon qui garde les vaches (Marouzeau enfant) contemple l'horizon où surgit le profil d'une coupole (l'Institut). Telle se dessine l'œuvre de J. Marouzeau en son mouvement ascensionnel, du particulier au général: son œuvre scientifique sur laquelle il ne m'appartient pas de m'étendre, et qui conservera sa place et sa valeur; son œuvre pédagogique (*Récréations latines*,

Introduction au latin) : la meilleure présentation du latin qui soit ; son œuvre bibliographique, dont l'incalculable *Année philologique*. Relevons ici la participation suisse avec Mademoiselle Juliette Ernst, la collaboratrice, puis le successeur qui, pendant la tourmente, a sauvé un patrimoine. J. Marouzeau a servi les humanités et l'humanité.

Evidemment, à nos yeux de membres de la grande famille des études latines, l'œuvre et l'homme se confondent, et une distinction nous paraît vaine. Cependant il serait injuste de méconnaître le côté proprement humain d'une personnalité. J. Marouzeau a porté sa part du fardeau. Il a lutté, souffert. Nous avons de la peine à nous figurer que cette physionomie enjouée, dispensatrice d'optimisme, avait frôlé la mort à plusieurs reprises, le peloton d'exécution, et pour une cause. La maladie, le deuil ont ravagé son foyer. Il avait trouvé consolation et réconfort ; il avait recouvré le bonheur. A sa seconde compagne, Madame Marouzeau, qui l'a compris et choyé, nous disons notre sympathie et notre attachement.

Pénétrons plus avant, et décelons ce frémissement de l'homme qui s'affranchit de l'enveloppe corporelle pour communier avec l'univers. J. Marouzeau était un sensible dans sa fraîcheur paysanne et un artiste : du pinceau (Marouzeau aquarelliste ! voir ses reproductions dans N.-I. Herescu, *Entretiens avec J. Marouzeau*, Umanisti contemporanei, 1, Catane-Paris, 1962) ; de la plume. Je ne puis que renvoyer à la lecture d'un chef-d'œuvre, *Une enfance* (Paris, Denoël, 1937 ; puis, nouvelle édition, Bourrellier ; de préférence les premières éditions, les suivantes étant légèrement édulcorées *ad usum delphini* !). Grâce à une technique stupéfiante de la langue la sensation s'est faite verbe...

Nous avons quitté peu à peu le monde, ses vérités, ses incertitudes et ses aspirations. L'art annonce l'invisible. Avec le maître nous gravissons les hauteurs de la contemplation : à l'horizon il faut bien deviner l'estompe de l'inéluctable échéance. Il en fut question. J. Marouzeau a confié à l'auteur de ces lignes un message d'outre-tombe, destiné à ceux qui, comme nous, établiraient le bilan de son passage terrestre. Ce qui impliquait l'anticipation sur le moment où tout serait accompli, et, quand on a connu l'homme, peu porté à l'introspection et à la confidence, on doit se demander comment le sujet fut abordé. Cela vint naturellement, et par le latin.

C'était en 1946, le cauchemar était terminé. Après des années de séparation, de silence douloureux, nous nous sommes rencontrés au cœur de la Suisse, au-dessus du lac des Quatre-Cantons, dans un site alpestre tel que les aimait J. Marouzeau, loin du bruit et des palaces. Il avait franchi la soixantaine, mais Marouzeau sexagénaire, c'était

un jeune homme de vingt ans, avec la vie devant lui, que ne trouble pas l'évocation de la mort, éventualité à la fois certaine et improbable... D'où le tour de la conversation. Alerté, il s'était juché sur une pointe de rocher, les jambes ballantes. Inutile de le suivre pour se rompre les os et partager une position aussi inconfortable que dominante. Je me stabilisai en dessous, et le dialogue s'engagea ainsi, de haut en bas, de bas en haut. Thème: le latin.

« Non », disait J. Marouzeau, « je n'aime pas cette littérature: elle manque d'originalité, de spontanéité; engoncée, solennelle, prolix et indigente. » (Marouzeau parlait avec le détachement de l'anatomiste, non sans contradiction avec ses actes et un enthousiasme réel, passant de la langue vivante à la langue morte, et vice-versa, indifféremment: nul, à mon sens, n'a donné un meilleur diagnostic du français.)

Scandalisé par ce jugement sommaire, qui dépassait certainement sa pensée, j'avançai: « Et Virgile, le divin Virgile ? » Le maître hésita, se recueillit: « Soit, je vous concède Virgile. » Profitant de l'avantage: « Et Cicéron », repris-je. Nouvelle pause, suivie d'une nouvelle concession. La victoire me suffisait et point n'était mon intention de recenser la littérature latine. Cependant J. Marouzeau crut bon de prévenir et de clore une controverse naissante. Il conclut: « Je vous en donne trois: Virgile, Cicéron, et Tacite. » Ce dernier nom suscita une réaction que je fus incapable de maîtriser. Je ne cachai pas mon étonnement, car, me semblait-il, s'il y avait un écrivain tombant sous les griefs exprimés plus haut, c'était l'auteur des *Histoires* et des *Annales*. Peu important mes objections. Dans l'euphorie le maître écouta gentiment, parut leur reconnaître quelque consistance, si bien que je m'imaginai qu'il ne les avait pas réfutées. Chacun de nous resta sur ses positions, s'en remettant à un arbitrage idéal. Candidement je m'écriai: « Je me demande qui a raison. » Lui: « Vous, car c'est vous qui parlerez le dernier ! »

Le mot était jeté. Il éveilla les pensées que l'on devine, et malgré mes faux-fuyants, le ton devint grave. Dans un monologue ponctué de regards qui s'évadaient sur la gloire de l'alpe, J. Marouzeau évoqua sa carrière, exclusivement scientifique, sa lente progression, ses échecs, ses succès, les perspectives de l'avenir, le temps où il ne serait plus... Serein il concluait (nous sommes en 1946 !): « Vous leur direz (« leur » c'était particulièrement vous, chers amis de France), vous leur direz que j'ai fait ce que j'ai voulu. Je ne souhaite plus rien. Tout le reste ne sera que prolongement... »

Après avoir présidé aux destinées de la Société des Etudes latines pendant quarante ans, après avoir envisagé sa succession, consultant,

délibérant, il s'était fixé une limite extrême, irrévocable. Il a déposé, remis ses pouvoirs en pleine possession de ses facultés, égal à lui-même.

Il a fait ce qu'il a voulu. Il a voulu que nous soyons groupés autour des études latines dans l'esprit de la recherche, non égoïste, mais rayonnante; de l'enseignement revivifié, grâce à nos réunions savantes, par le retour périodique à la source. Et il a voulu un couronnement: l'amitié.

Avenches, le 30 mai 1965.

Jean BÉRANGER.